

Fin des années 90, j'exerçais le métier de technicien de sinistre (le mec qui nettoie, qui décontamine après les incendies, les dégâts des eaux, ce genre de sinistres) et j'écrivais des poèmes que j'allais dire dans les cafés. Ces poèmes racontaient mon quotidien, celui d'un intérimaire. Ensuite j'écrivis d'autres histoires. Le temps fila. Les mois. Les années. Beaucoup d'années.

Presque par hasard, je remets mon nez dans ces poèmes, presque aujourd'hui, à peine hier. J'entreprends de relire ces poèmes comme les notes éparses d'un ouvrier fin de millénaire et de les réécrire avec le recul du temps, d'y ajouter des épisodes : je fouille ma mémoire, j'y retrouve des odeurs, je rattrape des personnages, je tire des fragments d'histoires, je creuse encore, je déterre des bris de souvenirs, je réécris et je retourne dire mes poèmes ; c'est comme ça que je rencontre Anne-Laure qui me propose de partager l'histoire de Madame Goldberg dans les *Lettres de Rivesaltes*. Je lui raconte qu'à l'époque où je rencontrai Madame Goldberg, je ne m'étais pas senti légitime pour aborder ce sujet-là. J'avais peur que Madame Goldberg n'écrasât le reste, que son histoire ne criât que le reste ne valait pas la peine d'être raconté et que par conséquent si je voulais continuer à raconter le reste — et c'est ce que je voulais — il fallait taire Madame Goldberg. Ce que je fis.

J'écrivis d'autres histoires. Le temps fila. Les mois. Les années. Beaucoup d'années. Mais cette question revenait : comment parler de l'extermination ? Et le reste valait-il la peine d'être raconté ? Après ça, pouvait-on continuer à écrire, à raconter d'autres histoires ? Et comment ? Et quoi ? Pourquoi ? Sans parvenir à y répondre je continuai d'écrire, c'était ma réponse. Une réponse pas tranquille.

Les mois, les années, beaucoup d'années, le temps m'auront apporté une autre réponse, il fallait que je sois le plus simple possible, que je raconte simplement cette histoire au milieu du reste aussi simplement qu'elle m'était arrivée ; comme la vie. Avec Anne-Laure nous avons réfléchi à la manière dont je pourrais, avec un montage plus court, retranscrire ma tentative. Tentative de frotter la mémoire de cet indépassable drame au quotidien d'un petit mec d'aujourd'hui, un bonhomme aux prises avec des sentiments, des événements, des actualités... Ça donne à cette mémoire une dissonance, un halo, mais au reste aussi, au reste *surtout* ; c'est ce frottement-là qui est juste parce qu'il me permet, depuis ma place, de continuer cette mémoire.

Nicolas Flesch

BARBÈS.

Mes pieds pataugeaient dans la soupe du bac à douche bouché, 5H33 glouglouglou. Glou, déjà 8 mois d'intérim dans cette boîte à faire le technicien de sinistre, récurer les murs, les sols, les plafonds, les parkings souterrains, après les incendies. Je mouche d'une main une morve noire.

La veille je m'étais tapé une cuisine dans le quinzième. Comme j'étais venu en appoint pour la journée, le chef de chantier — Remuald, un connard déguisé en faux cul — m'avait refile la pièce où avait eu lieu le départ d'incendie : une poubelle sous un évier céramique indémontable. Le feu avait couvé sous l'évier, rien n'avait cramé en dehors de ce placard, mais tout jusque dans la cage d'escalier semblait carbonisé. Parce que la vieille demoiselle avait amassé là-dessous des années de sacs plastiques, la fumée avait retapissé son trois pièces d'une suie qui déchirait les sinus.

Les pompiers, hormis leur dégât des eaux, laissaient le compteur électrique bousillé : on avançait là-dedans comme dans une mine. Vers 10H00 nous étions parvenus à brancher les halogènes sur le circuit de l'ascenseur. Personne n'avait touché le frigo depuis dix jours, ce qui suppurait d'*Arthur Martin* m'avait croché l'estomac sur la glotte. Remuald avait appelé Paluel, le magasinier, qu'il nous fasse livrer des masques à cartouches, mais au dépôt c'était branle-bas, Didier partait en urgence, il embarquait tous ceux qui traînaient pour une sucrerie dans l'Yonne : 90 pompiers, 7H00 d'incendie, il fallait qu'une équipe commence à gratter *pendant* qu'il ferait le devis. La boîte était au coude à coude avec une grosse allemande, mais la boîte voulait ce chantier, elle l'aurait. Rafler toutes les parts, bouffer la France, bouffer l'Europe, bouffer la Chine. Remuald nous avait collé son portable sous le nez, on entendait Paluel qui stridait « *Y en a pour deux jours à préparer c'te commande, au bas mot, j'ai personne, je les ai tous appelés, Manpower, Adecco, Adia, Pratic'man, même chez Gorilla z'ont plus un pingouin !* » Remuald avait posé le téléphone sur le rouleau de polyane, il mimait avec ses deux bras qu'il branlait une bite crétacée dont le gland se situait quelque part au-dessus de sa tête, Paluel perchait dans les aigües. « *Même un blédard, j'leur ai dit, du moment qu'il a deux bras, deux jambes, en plus, lui faut un échafaudage à Didier, pour tantôt ! Y sait même pas quoi, les photos sont toujours pas arrivées, le fax qu'est pété !* » Remuald avait coupé son téléphone.

Une sucrerie. On apprendrait vite comment les mecs en chiaient là-bas dans l'Yonne. Un mois et demi ça leur coûterait pour qu'ils s'arrachent du caramel. Pendant quelques temps à la boîte, y aurait ceux qui l'avaient faite la sucrerie puis ceux qui l'avaient pas faite. Y aurait distribution de prime, de privilèges pour ceux qu'on appellerait désormais *les Carambars*. En attendant fallut faire sans masque pour le jus du frigo. Avec David nous nous enturbannâmes de chiffons, puis nous nous relayâmes à l'apnée ; à la suite de quoi, nous descendîmes le merdier dans le camion, sur quoi David partit à la déchetterie, ce veinard.

Le commercial nous avait prévenu que Moduc, le type de l'assurance, ferait son inspection en fin de journée. Il était du genre à passer un coton tige dans les coins, Moduc, dans les serrures. S'il ramenait de la suie t'étais baisé. J'avais dû me contorsionner pour rentrer sous l'évier. Le compteur dans l'épaule, la tête entre les genoux, les godasses coincées dans la plomberie, je m'escrimais à faufiler le manche du pulvérisateur avec moi. Comme je rentrais enfin mon coude, le bec avait foiré, m'étais pris la giclée de B48 pleine poire. Pas trouvé la sortie tout de suite, maintenant mon cœur me battait dans l'œil.

5H37, la vapeur de douche stagnait entre le lavabo et le chiotte. Sur la plaque électrique, l'eau pour le café bouillait. Je m'étais glissé dans notre chambre où j'enfilais mes vêtements qui puaien la suie, la sueur, les détergents, la chambre froide en panne. Elle était là, au chaud, livrée aux hasards de la nuit. J'aurais voulu. J'aurais voulu être fou. J'aurais voulu envoyer chier le con qui m'attendait là-bas. J'aurais voulu me refoutre au chaud, la prendre sur le fait ; avec mon nez soulever ses lèvres, avec ma langue fouiller son con, avec mes lèvres sucer sa pulpe, faire monter son suc, le regarder qui ruisselle vers sa raie brune, qu'il la chatouille, lécher. Au lieu de quoi j'allais à Deuil-la-Barre me farcir la cuisine d'un kebab qu'un débile avait incendié. 5H40, café sans tartine — trop tôt trop tard. 48, je touillais dans ma bouche le dentifrice et le café, je me demandais si aujourd'hui c'est de moi dont elle tomberait amoureuse. J'emballai ma gamelle, boutonnai mon manteau, je refermai la porte. Et si l'amour c'était pareil que le dessous d'un vieil évier ? Je m'en souviens bien de ce jour-là. Je m'en souviens parce qu'il s'est passé quelque chose ce jour-là. Déjà allé voir, toi, sous ton évier ?

Dehors le froid brûla mon œil. La Rue Affre était déserte. Je tournai au coin après le boui-boui, dessous l'enseigne duquel pendouillaient en brochette des pigeons à tout le moins cul-de-jatte, je repensai à Remuald. Ce salopard faisait trimer les intérimaires, puis s'arrangeait pour les congédier juste avant la fin du chantier, comme ça, il barbotait tout le pourboire. Enfoiré. À Deuil-la-Barre, ce serait Philippe le chef de chantier, un blanc-bec qui cesserait de haïr les commerciaux quand il roulerait lui aussi en Audi 6 ou 7, pour les Arabes fallait attendre sa crevaison.

La Rue de Jessain ne charriait pas encore les rumeurs de la Gare du Nord, je pouvais entendre mes chaussures de sécurité qui faisaient couiner leurs coques. Je m'en souviens. Je me souviens, au bout de la rue la ligne aérienne. Au 2, ils avaient arraché la façade de l'immeuble qui faisait l'angle avec la rue de la Goutte d'Or, ses carrelages, ses papiers peints, ses lambeaux de chambre accrochés sur la ville imitaient mal les unes des journaux d'alors : O.T.A.N, Pristina, Kosovo... Barbès se faisait bouffer par des grues qui attendaient leur cargaison d'*étrangers en situation irrégulière* Rue de Chartre, au fond de laquelle pesait dans la nuit la meringue versaillaise qui trône sur Montmartre.

J'allumais par-dessus mon dentifrice Rue Charbonnière, ma cigarette. Derrière les rideaux métalliques des boucheries halal on s'affairait, ce soir quelques têtes de moutons tourneraient encore dans les rôtissoires à roulettes. Mes fatigues absorbaient mon café. Résines gelées, sur le crissement du métro je déboulai Boulevard de la Chapelle au moment où Decaux déroulait deux cuisses puis s'arrêta sur un cul sertit dans la dentelle d'une culotte *Aubade* qui articulait la leçon 57 "*Déconcentrer l'adversaire*".

TATI coiffait le carrefour Barbès-Rochechouart, je traversai derrière une camionnette. Comme je passai devant le kiosque fermé je décidai de ne plus lire les journaux, toute manière il n'y a pas de solution politique, l'homme est une vérole qu'il ne faut plus fréquenter ; moi-même je me fréquente le moins possible, j'ai ma méthode.

Le Luxor était encore une ruine recouverte d'affiches. J'avais grimpé quatre à quatre les marches, je remontais les quais parsemés de silhouettes emmitouflées. Là, dans la nuit, chacun occupait son attente ; là, que se tient l'existence. Pour ma part, je grillais une Camel, j'observais comment font les autres. L'irruption de la rame interrompit mon étude. Salope.

Dans le wagon ça sentait l'encens, l'Eau de Cologne, la pisse, je trimballais moi mon sempiternel parfum maison brûlée-frigo crevé. Le type en face dormait, sa tête ballottée contre la vitre, son menton coincé dans son col. Derrière lui, un crâne mal garni trop peigné roulait sur une veste saupoudrée de pellicules. J'aurais voulu serrer l'Africaine qui regardait de drôles d'horizon. J'aurais voulu embrasser ses rides, qu'elle m'invite à manger avec ses gosses, je me souviens de ça. Je m'en souviens bien. Je m'en souviens parce qu'il s'est passé quelque chose ce jour-là. Puis nous sommes entrés dans le tunnel avec nos cancers en gestation, nos soucis de factures, des amours besogneuses, nos vies en promotion ; nos vies quoi.

Maintenant, des hommes, maintenant des femmes, maintenant secoués pire que les carcasses d'un camion frigorifique, maintenant nos paupières comme des tanches crevées. Une fois encore la rame s'immobilisa. Là, m'apparurent sur le quai d'en face les deux filles et le garçon qui allaient s'asseoir. Recueillis, ils revenaient d'une nuit semblable à celles que j'aime. Les filles se tenaient la main, le garçon s'est assis plus loin.

La rousse parlait sur la peau de la brune. Avec son souffle. Sa tête penchée. Si penchée, sa tête, son cou allait céder. Elle essaya. Elle essaya encore. L'autre s'arrangeait pour ne pas se dérober complètement, pour ressembler mieux à une fleur, là, sous cette publicité pour voyage organisé. Elles tremblèrent, je ravalai ma salive, la rame repartit. Nous étions une armée de putains disloquée en route pour l'abattoir ; mais je savais qu'il existait encore dans les replis de notre enfer, des perroquets technicolors, des singes vierges, des chamois dévalant les pentes enneigées, la rosée des asphodèles — aussi dans des draps, des amours.

CHAMPS ÉLYSÉES.

Je sortis à Étoile. L'horodateur affichait 6:53, je marchai vers la rue Tilsitt. Au 32. La veille Paluel m'avait téléphoné vers 21H00 « *Changement de programme, demain tu retournes pas chez la vieille juive c'est Pérouard qui finit l'chantier, faut que tu sois pour 7H00 au Pau Brazil dans le seizième, c'est pas loin de chez toi, t'as d'quoi noter ?* »

Madame Goldberg. Une dame que j'avais consolée toute la semaine dans son appartement tout noir et rempli de livres. Je lui avais juré que j'y passerais le temps qu'il faudrait mais que je les nettoierais un à un ses livres. Je lui avais montré la méthode pour la rassurer, avec les éponges chimiques comment je m'appliquais. Je lui confiai que j'étais le spécialiste des livres. Sa bibliothèque couvrait tout le tour de son salon, elle l'appelait *Mon Enfer*, il n'était constitué que de livres sur la Shoah « *Die Endlösung der Judenfrage, la solution finale à la question juive* ». Dans sa chambre, Madame Goldberg m'avait détaillé les photos qui entouraient son lit : sa mère, sa sœur, son père, un oncle, une tante, une cousine ; exterminés. J'avais nettoyé les photos.

Hier Madame Goldberg m'avait apporté un carton de notes, son livre qu'elle écrivait, son histoire de rescapée dans un carton d'Evian. Avec les éponges chimiques j'avais commencé à nettoyer ses feuillets A4, des trains, des horaires, des prénoms ; j'avais téléphoné à Paluel qu'il me fasse livrer un carton supplémentaire d'éponges chimiques, il m'avait répondu que ça coûtait la peau du cul ces machins-là bordel. La peau du cul... J'avais rétorqué que je m'en foutais, qu'il n'était plus question d'assurance ni de fric, j'avais fait déplacer Jérôme le commercial, Jérôme avait vu pleurer Madame Goldberg, l'avait écouté, m'avait dit de faire le nécessaire, que je pouvais dépasser les heures, qu'il me faisait confiance, qu'il ne fallait plus qu'elle pleure. Il ne faut plus qu'elle pleure. Il aurait fallu qu'elle ne pleurât jamais sinon comme tout le monde Madame Goldberg.

Dans le café où j'entrai je tombai sur Didier qui m'en paya un. Ce week-end il irait en forêt de Fontainebleau quérir des branches pour son terrarium et m'entretint de ses boas constricteurs, il leur filait des rats frais.

« *Un chacun tous les dix jours, tu vois, mais y en a un qui a gobé les deux la dernière fois, c'est l'banquier.* »

Il me bombardait gradient, cachettes, hygrométrie « *C'est vachement important tu vois qu'ils aient un bac avec de l'eau tiède parce que ça favorise leur mue, la baignade.* » Il se relevait la nuit aussi, Didier, parce que le constricteur a une activité essentiellement nocturne. « *C'est un animal placide tu vois, docile même, plutôt facile à vivre malgré son format XXL, familier quoi ; ceci dit, compte tenu de la force d'un boa adulte, ils m'ont quand même conseillé d'effectuer les manipulations prudemment et toujours en présence de quelqu'un d'autre. Bon, bah, en ce moment, je me passe le sel tout seul, toute façon sont encore mignons, des bestiaux qu'on ne trouve qu'en Amérique du sud, ils peuvent vivre 20 ans si je les bichonne, atteindre 4 mètres, tu vois un peu l'sac de couchage, toi ? De là, jusqu'au percolateur.* »

J'émis un sifflement tandis que je l'accompagnai à la descente de parking où il devait attendre ses gars. Il m'expliqua que moi je serais avec ceux qui devaient avoir fini le *Pau Brazil* avant l'ouverture à 20H00 mais que c'était de la rigolade. Que c'était plus propre que chez sa grand-mère, qu'il n'y avait qu'un endroit qui avait vraiment pris, et encore, qu'en plus l'équipe de nuit aurait avancé sur le plus crade, mais que c'était n'importe quoi ! Que les commerciaux avaient chiffré ça avec leurs bites, que lui la sienne il la réservait à d'autres joies mais qu'il en avait rien à couiller de ces branleurs parce qu'il savait, lui, de quoi il retournait et qu'il avait, lui, chiffré son parking au quart d'heure parce qu'il n'avait pas envie, lui, de décoller du plafond, à la spatule, un gus cramé ; qu'en bref c'était pas un chantier où j'allais pas même un chambard ni plus qu'un cirque mais que toutes sortes d'autres corps de métier se marchaient sur les pieds. Que Moduc téléphonait à tout bout de chant, que les commerciaux changeaient d'avis comme de voitures, que des menuisiers qui ressemblaient à des nains joyeux sciaient vraiment tout ce qu'ils voulaient sans que personne ne sache qui les avait invité, que les assurances collaient partout leurs tarbouifs, que tout le monde se cognait dans tout le monde, qu'en bref, il serait bien plus pénard en bas dans le parking avec ses Kärchers. « *Loin des cravates ! T'as déjà vu quelqu'un faire semblant de sucer ? Pas possible, ou tu sucas ou tu sucas pas, tu peux pas donner l'impression que tu sucas alors que tu te brosses les dents, sinon ce serait bien pratique pour les putes, elle prendrait l'billet et quand l'client refroquerait ses couilles, elle aurait fini sa vaisselle. Mais c'qu'on leur a jamais dit aux putes, c'est d'faire une école de commerce.* »

Il m'offrit une Camel, lâcha qu'il passerait quand même jeter un œil à l'intérieur voir si y avait pas moyen de gratter une invitation pour un de ces soirs, ça lui faisait bien envie à Didier de se faire payer le champagne, ça lui disait bien à Didier d'assister à un spectacle de samba « *J'vais manoeuvrer l'boss, qu'il me lâche deux FORMULES VIP, il a des moustaches mais il est posé, enfin j'sais pas si c'est l'boss, je dis ça parce qu'il m'a filé un Monte Christo hier soir quand je suis venu pour évaluer. Bon, quand il appelle sa femme il lui donne*

du "ma chatounette", ça cadre aussi l'gus. Mais au milieu de toutes les baltringues qu'étaient là hier, putain, un G8 ! T'as déjà vu des trouducs qui font semblant de se mettre d'accord ? Ben t'aurais dû venir hier soir. » Sur la rampe de parking, à la craie, des chiffres étaient inscrits avec des bâtons comme on fait pour compter les jours en prison, aussi des noms. « Pour vérifier que les pompelars qui sont descendus sont tous remontés, tu vois, le compte est bon. Pas pour rien qu'on les appelle les soldats du feu, ces cons-là. Y a qu'le premier niveau qu'a cramé, mais ça a collé de la suie dans tout l'Haussmann par les gaines d'aération, dix-sept limos qui ont explosées là-dessous, le concessionnaire JAGUAR des Champs va encore pouvoir se faire broder une couille dorée s'il lui reste une place dans son calbar alpaga. »

L'équipe de nuit sortit, de grands gamins qui allaient écluser des demis avant de se coucher. Je serrai la main de Medhy qui me mit au parfum, on serait une quinzaine de la boîte là-dedans avec par dessus le marché des électriciens, des commerciaux, des courtiers, les 7 Ninjas... « Les 7 Ninjas ?! » « Oui, tu vas voir, des menuisiers hyperactifs, y en a 7 comme Blanche-Neige, tellement miniatures qu'ils se glissent partout ; quand t'en vois un, crrr ! trop tard, fft ! il t'a scié un truc. » Y'aurait aussi des régisseurs, des proprios qui nous aboieraient tous dessus, c'était couru, à midi on boufferait d'une main en frottant de l'autre.

Dans le hall, Jérôme le commercial en chef nous dictait ses consignes mords-moi l'noeud. Je feuilletais, moi, le fascicule du Pau Brazil :

*Entrez dans le royaume féérique et exotique du Pau Brazil. Prenez place dans le plus grand cabaret brésilien du monde.  
Découvrez nos cocktails fruités et autres saveurs exotiques dans une ambiance moderne et aux couleurs tropicales.  
Vous allez voir ce dont vous rêviez. Les costumes venus directement des écoles de samba sont sublimement érotiques ! Une revue encore et toujours étincelante, nouvelle mise en scène, répertoire exotique inédit, un show digne de la plus belle avenue du monde pour une samba de rêve qui vous fera chanter et danser jusqu'au bout de la nuit...*

1 gramme de papier glacé plus lourd qu'un litre de vomi, je venais d'éprouver la relativité. J'attaquai les joints frigidaire après mon pipi, Diaguili avait déjà démonté les hottes, avec lui nous avions écopé de la cuisine spécialisée dans les grillades, y en avait quatre autres des cuisines, nous devions torcher la nôtre avant midi — à peine une pellicule de suie grise, c'était jouable. Jusqu'à ce que les cuistots se ramènent. Je bouclai mon plafond avec une toque sous mon escabeau qui découpait ses tomates, à cloche-pied sur la dernière marche en appui sur deux phalanges je pressai au dessus de mon sceau mes éponges à m'en cramper les mains. Je ne me souviens pas avoir fait gouter de B48 dans sa préparation.

Après quoi avec David, épaulés par deux gars de chez Adecco, nous fîmes les fauteuils avec les aspirateurs à eau, puis nous enchaînâmes avec les banquettes ; jusqu'à ce qu'un commercial nous prescrive la décontamination les loges, juste David et moi. « Je veux des gars discrets type low profile qui savent se tenir, vous me le faites clean and speed, vous avez qu'à blinder de désodorisant, toute façon y a nothing, mais faut qu'il nous y voient, anyway ! » Comme nous remontions un bar aussi interminable qu'un yacht afin de gagner ces loges, Remuald et Rat Musqué, engloutis dans les serveurs qui dressaient les tables, se disputaient une prise avec le capiston des farfadets. À notre passage, ils courtisèrent le commercial dans le but d'emporter les loges, en vain, cependant que je leur adressais du fond de ma poche, un doigt.

À l'écart du grouillis, tapis dans les loges nous astiquions enfin les miroirs. Fichée dans la rampe d'ampoules, une photo cadrant deux escarpins, deux jambes et un cul sous un nuage de plumes roses. A côté, une autre photo montrait le visage d'une mulâtresse. J'étais perdu dans son piment de lèvres à peine ourlé quand Remuald qui n'avait pu s'empêcher de venir nous emmerder me chatouilla le cou avec une sagaie ornée de poils de coco. Comme je ne réagissais pas aux *gulis* du raphia, ce con me piqua les côtes avec la pointe en plastoc de l'accessoire ; des talons s'approchèrent. Avant de battre en retraite, Remuald dit de la fille sur la photo qu'elle avait une sacrée bouche de suceuse celle-là.

Une vieille demoiselle repeinte en perruche, le nuage rose débordant ses bras, écrasa la moitié de sa Fine 120 mentholée dans le bouchon du bidon de C14 que j'avais oublié de reboucher. « *Les deux portants qui viennent d'être livrés dans les cartons, là, j'en ai besoin tout de suite.* » Elle ouvrit le mini-bar, ralluma une tige de menthe, se servit un verre de mousseux, défit sa fourrure, retroussa son caraco sur ses bras carotènes. J'étais absorbé dans le montage de ses portants quand un accent se fit entendre depuis la porte « *Alors Annabelle, c'est pour quoi ?* » Même sans ses plumes je reconnus la fille de la photo « *Ah ! ma petite chérie.* » (Perruche embrassa la fille qui parlait comme une flûte.) « *J'ai refait la ceinture de ton pagne bleu, celle qui t'irritait la hanche, faut qu'on fasse un essayage, dites-moi vous deux, vous en avez pour longtemps ?* » « *Pas trop, mais heu, on peut sortir.* » « *Annabelllle !* » (sur sa trille Danseuse dézipe son 501) « *Je peux quand même essayer un pagne.* »

Je tournai, moi, vivement le dos à la petite chérie d'un mètre quatre-vingt genre je tripatouillais une patte métallique avec la lame de mon tournevis, cependant que je posai sur le miroir de la coiffeuse, un œil : je la vis, culotte et soutien gorge. Je la connaissais sa culotte — *Leçon 57*. Crouitch ! putain-merde-chierie-de fuck ! Je ne dis rien, ne laissai rien paraître, j'étouffais dans un chiffon ma blessure « *Ah, oui, "déconcentrer l'adversaire".* »

« *Chérie je veux bien qu'on essaie les plumes tant qu'on y est, je les ramène juste de chez Ducroy & Bonard, il les a toutes faites repiquées !* » Cela dit, Perruche tournicota sur Danseuse. Je suçais, moi, mon doigt charpie.

L'amazone se plantait maintenant en dessous blancs dans son pagne, sa tête dans un essaim d'ibis rouges, son front ceint d'une tresse parée des dents d'un crocodile.

Pieds-nus.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».  
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer  
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes  
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre  
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur  
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager  
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,  
rendez-vous dans la rubrique  
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

[www.lettresderivesaltes.com](http://www.lettresderivesaltes.com)